

## Le langage et son usage. Voilement, dévoilement et iPhone

Céline Danloy

---

« Interventions cliniques en institution. Quels usages de la parole ? » Le thème de cette année force à se poser la question des moyens à disposition du clinicien.

Lacan en dit ceci dans *les Écrits* : « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, **la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient**. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige »<sup>1</sup>. Évidemment, il ne parle pas ici de psychanalyse appliquée, mais tout de même : nous verrons, dans les exemples cliniques proposés aujourd'hui, que non seulement il y a différents régimes et usages possibles de la parole, mais aussi que, quel que soit le type d'intervention, intervenir nécessite de se faire une idée de ce qu'est la parole pour chaque sujet. C'est en effet à partir de là que l'intervention se calcule.

C'est pour cette raison que j'avais envie d'entrer dans le thème à partir de ce qu'est le langage et de ce que Lacan a pu en dire à différents moments de son enseignement. Le langage n'est pas la parole, me direz-vous... mais c'est dans le langage que s'enracine la parole. Pour différencier rapidement parole et langage, nous dirons que la parole, c'est l'énonciation, c'est la manière dont le sujet attrape le langage pour se faire vivant dans le lien à l'autre. « Qu'est-ce qui distingue une parole, d'un enregistrement de langage ? »<sup>2</sup>, questionne Lacan dans le Séminaire III. « Parler, c'est avant tout parler à d'autres »<sup>3</sup>, dit-il.

Comme l'évoque Dominique Haarscher dans l'argument qu'elle a rédigé pour notre prochaine journée d'étude, « le langage n'est pas réductible à un simple code »<sup>4</sup>. Un écart existe entre ce qui se dit, ce que l'on veut dire et ce qui est entendu. Signifiant, signifié et signification sont disjoints. Ils ne correspondent pas terme à terme. Par ailleurs, au-delà de cette disjonction, c'est dans l'articulation des signifiants et le bouclage de la phrase que se construit la signification. « Tout signifiant est, comme tel, un signifiant qui ne signifie rien »<sup>5</sup>, dit Lacan dans le Séminaire III.

Retenons déjà que le langage n'est pas réductible à un simple code et que de ce fait, sur le plan de la communication, ça fonctionne plutôt mal.

Pour tenter de cerner les enjeux propres au langage et à son usage, il me semble important de partir de ce préalable que **langage et inconscient ont partie liée** : la conception du langage dépend du concept de l'inconscient et « l'inconscient (lui-même) est tributaire de l'idée que l'on se fait du langage et de la fonction de celui-ci »<sup>6</sup>.

C'est à la fin du XIXe siècle que Freud découvre l'inconscient et en fait le concept fondamental de la psychanalyse. Il l'appréhende alors comme cause, cause de ce que Lacan appellera plus tard les formations de l'inconscient. Ainsi, Freud pose l'inconscient sur base des effets que celui-ci produit, notamment dans le langage même.

---

<sup>1</sup> Lacan, J., *Les Écrits*, Fonction et champ de la parole et du langage, Éditions du Seuil, p.247.

<sup>2</sup> Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre III, p.47.

<sup>3</sup> *Ibidem*

<sup>4</sup> Argument de la journée d'étude du Réseau 2 *Interventions cliniques en institution. Quels usages de la parole ?*

<sup>5</sup> Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre III, p.210.

<sup>6</sup> Rouillon, J.-P., *L'inconscient et le langage*.

Le lapsus en est un bel exemple : de cet usage d'un mot pour un autre, Freud pose l'existence de l'inconscient. Car il pose – et c'est sa découverte – que cet usage (d'un mot pour un autre) est non arbitraire. Pour lui, lapsus, actes manqués, en dire plus qu'on ne sait... ne sont pas des erreurs. Ce sont des manifestations de l'inconscient.

À partir de ce qu'il repère de ces manifestations, Freud tente de reconstituer la structure de ce qui les cause. Il en dégage des lois précises, à l'œuvre dans le travail du rêve notamment : la condensation et le déplacement.

Ces lois, Lacan les désignera plus tard comme les lois du langage et de la parole, qu'il reprendra sous les termes de métaphore et de métonymie. Ainsi, et c'est là qu'inconscient et langage ont partie liée, **« les structures dégagées par Freud dans les mécanismes inconscients sont celles-là mêmes qui ordonnent le langage »**.<sup>7</sup>

Pour Freud et dans ce premier temps de l'enseignement de Lacan, « l'inconscient est (donc) structuré comme un langage ». « Ce dont le sujet se plaint se résout (alors) dans la structure du langage, dans la réponse à un 'qu'est-ce que ça veut dire ?' »<sup>8</sup>. La vérité du sujet est ici une vérité masquée qu'il s'agit de déchiffrer. C'est le point de départ de Freud qui dit aux hystériques : parlez, dites tout ce qui vous passe par la tête à propos de votre symptôme.

Dans cet abord du langage et de l'inconscient, le processus de parole est conçu sur le versant du dévoilement, dévoilement de la vérité du sujet. Tout du langage relève ici de l'ordre symbolique. Le langage est représentation (ex. de Magritte : « ceci n'est pas une pipe »), voile, masque, « meurtre de la chose ».

Parler, dans ce cadre, relève donc d'une élaboration symbolique qui s'appuie sur l'association libre. Il s'agit de parler de ce qu'on ne sait pas, de déchiffrer ce qui vient en tant que « l'inconscient est dépositaire d'un savoir qui nous agit sans que nous ne le sachions »<sup>9</sup>. À travers l'association libre, le sujet dévoile que c'est lui-même qui est parlé par la langue. Il découvre qu'il y a eu des mots, des paroles, des actes qui l'ont déterminé depuis toujours et qui ont dicté une façon d'agir, de nouer des relations, d'aimer. Cette Autre langue qui 'nous parle', Freud l'a appelée l'inconscient.

**« Aussi, la découverte de l'inconscient par Freud et sa reprise par Lacan modifient la conception que l'on peut se faire du langage et de ses rapports à l'être. Ce n'est plus l'être qui est premier, mais le langage en tant qu'il détermine le sujet avant toute histoire »**<sup>10</sup>.

Le langage n'est donc pas un élément extérieur à nous dont nous maîtrisons l'usage. Le sujet qui parle est un « effet de signification », ce qui veut dire qu'il a une place dans telle ou telle chaîne de signifiants qui le détermine comme sujet (*Écrits*, p. 279). C'est donc « de cet effet de signification que se produit un effet de sujet »<sup>11</sup>.

Il va sans dire que « c'est dans l'adresse à un Autre (– et donc pas sans le transfert –) que le sujet peut situer la réponse à ce qui l'embarrasse et le fait souffrir »<sup>12</sup>.

---

<sup>7</sup> *Ibidem*

<sup>8</sup> *Ibidem*

<sup>9</sup> *Ibidem*

<sup>10</sup> Rouillon, J.-P., *L'inconscient et la langue*.

<sup>11</sup> Lacadée, Ph., *Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*, Éditions Michèle, Paris, 2012, p.55.

<sup>12</sup> *Ibidem*

Ça, c'est un premier temps de l'enseignement de Lacan. Ce temps de la primauté du symbolique conserve sa pertinence : ce que Lacan élabore par la suite n'efface pas cette dimension symbolique du langage (et de l'inconscient).

Dans la suite de son enseignement, Lacan fera valoir **ce qui ne se laisse pas représenter par le langage**. Car en se faisant représenter par le langage, le sujet a concédé une perte : si « le mot est le meurtre de la chose », c'est bien que le sujet laisse dans cette opération... « quelque chose ». Ce que le sujet y laisse, c'est une part de jouissance. Une part inassimilable, obscure, qui ne se laisse pas résorber dans la dimension du sens et de la signification. Produit de la rencontre du sujet avec le langage, « ce reste, est-il là en attente d'être dit ou indique-t-il qu'il y a de l'impossible à dire ? »<sup>13</sup>, questionne Lacadée. « L'ordre symbolique n'est pas capable de maîtriser ces turbulences »<sup>14</sup>, indique-t-il plus loin. « Tout au plus, la structure du langage (soit l'articulation entre S1 et S2) permet de réguler la jouissance, de lui donner un cadre qui la localise<sup>15</sup>.

Il y a donc de l'indicible. Ce point ouvre à la question du malentendu, à celle du manque inhérent à l'être humain du fait même qu'il est pris dans le langage, « lequel lui dérobe une certaine part de sa jouissance tout en étant l'instrument qui lui permet de l'appareiller »<sup>16</sup>.

Le pas suivant sera celui que Lacan fait dans son dernier enseignement, à partir du concept de la *lalangue*. À partir du Séminaire XX, il procède en effet à une reprise radicale de l'inconscient et de la question du langage : si le langage est la condition de l'inconscient, il est désormais également celle de la jouissance.

Comme nous le rappelait Thierry Van de Wijngaert lors de la dernière journée préparatoire du Réseau 2, Lacan met là en évidence « que les signifiants ne se réduisent pas à s'enchaîner pour donner du sens. Certains, tout seuls, hors chaîne, ont eu une force d'impact qui fixe pour chacun des modalités de jouissance singulière »<sup>17</sup>.

*Lalangue* est la langue privée que le sujet se constitue « au plus près de ses viscères, de son corps »<sup>18</sup>, indique Lacadée. « Édifiée par le bain de langage que le sujet habite au moment de son arrivée dans le monde »<sup>19</sup>, elle est « reçue de l'Autre », tissée des mots entendus aussi bien que des sons, gestes et expressions. « Ce n'est pas l'apprentissage qui est au principe de son advenue, mais l'expérience de jouissance »<sup>20</sup>.

Lacan situe donc ici la jouissance non pas en dehors du langage, mais dans le langage lui-même. « *Lalangue* est sans cesse présente à la surface même du langage »<sup>21</sup>. Poser cela fait résonner autrement la formule « l'inconscient est structuré comme un langage » : l'inconscient n'est plus ici un réseau symbolique, mais bien un inconscient réel. « Dès lors, ce n'est plus le langage qui

---

<sup>13</sup> *Ibidem*, p.12.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>15</sup> Rouillon, J.-P., *Ibidem*

<sup>16</sup> Lacadée, Ph., *Le malentendu de l'enfant. Des enseignements psychanalytiques de la clinique avec les enfants*, Éditions Payot Lausanne, Collection Psyché, Lausanne, 2003, p.11.

<sup>17</sup> Van de Wijngaert, Th., *Le symptôme au singulier*, texte rédigé dans le cadre de la journée préparatoire du Réseau 2, 2018.

<sup>18</sup> Lacadée, Ph., *Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*, Éditions Michèle, Paris, 2012, p.8.

<sup>19</sup> Rouillon, J.-P., *Ibidem*

<sup>20</sup> *Ibidem*

<sup>21</sup> *Ibidem*

est premier, mais *lalangue*. Ce n'est plus l'articulation entre les signifiants qui commande dès lors que c'est l'Un qui s'impose »<sup>22</sup>.

Aussi, dans le dernier enseignement de Lacan, le langage devient « élucubration de savoir sur *lalangue* »<sup>23</sup>. Ce nouvel abord du langage n'est pas sans **implications cliniques** : « il ne s'agit plus de s'arrêter au rapport du *parlêtre* au langage (...), mais de savoir comment il peut **appareiller ce flot de paroles** (...) Ce ne sont plus alors la signification, le sens, la volonté de vouloir dire qui sont au premier plan, mais la matière même de la parole, sa matière sonore »<sup>24</sup>.

J'ai fait un tour rapide et « générique » du langage, ce qui amène à en dégager deux points essentiels, à savoir sa dimension symbolique, mais aussi ce qu'il peut drainer du réel et de la jouissance. J'ai expressément tenté de faire ce « petit tour » en dehors de toute référence à la structure psychique – névrose/psychose – de sorte qu'on puisse s'intéresser d'abord au langage lui-même.

**Mais qu'en est-il de ce qui nous occupe en institution, à savoir des implications cliniques de ce qu'est le langage et de l'usage que nous, intervenants, pouvons trouver à en faire ?**

Jacques Borie pose la question avec les paradoxes qu'elle recouvre dans son livre *Le psychotique et le psychanalyste* : « Avec le psychotique, dit-il, on a affaire au trop de réel de la langue (...) Comment traiter celui qui souffre du trop de réel de la langue par la langue elle-même ? (...) Comment user du langage pour traiter la jouissance, alors même qu'il en est le véhicule ? »<sup>25</sup> Si cette question se pose tout aussi bien dans le cadre de la névrose, elle se pose de façon plus vive lorsque la parole n'est pas capitonnée par le Nom-du-Père.

Nous verrons à travers les vignettes cliniques de cet après-midi qu'un certain usage de la coupure, de la ponctuation, de la nomination, ou même de la modulation de la voix, peuvent permettre un traitement de la langue elle-même là où, par moments, l'invitation à parler peut agiter un sujet, ouvrir à une jouissance sans limite.

Il me semble qu'un début de réponse se trouve d'ailleurs dans le titre de notre prochaine journée d'étude sous le terme d'usage (« Quels usages de la parole ? »). Autrement dit, il n'est plus question du sens ni de la vérité (c'est ce que je désignais dans mon titre sous les termes de « voilement et dévoilement »), mais plutôt de trouver un certain usage de la parole par rapport à la jouissance.

Thierry Van de Wijngaert va déplier ce point, donc je n'en dirai pas plus. Par ailleurs, c'est certainement ce que vous trouverez à mettre au travail dans l'écriture de vos textes pour ce nouveau cycle.

Je voulais pour ma part terminer mon propos par deux vignettes cliniques qui mettent en avant peut-être pas un certain usage de la parole, mais un certain usage de l'intervention. Intervention qui ne vise pas le sens, mais le régime de la parole et la permanence de l'objet dans le premier cas ; l'usage qu'un sujet peut faire de la séance (un usage hors sens) dans le second cas. C'est ce que j'ai intitulé *iPhone* dans mon titre.

---

<sup>22</sup> *Ibidem*

<sup>23</sup> Lacan, J., « Le séminaire », livre XX, Encore, p.127

<sup>24</sup> Rouillon, J.-P., *Ibidem*

<sup>25</sup> Borie, J., « Le psychotique et le psychanalyste », Éditions Michèle, Paris, 2012, p.83

\* **Sylvie** est hospitalisée dans le cadre de deux tentatives de suicide graves et de passages à l'acte réguliers sur son corps. À la Clinique, nous la retrouvons régulièrement dans les toilettes, trahie par les coulées de sang qui coagulent sous la porte. En parler ne lui permet pas de symboliser quoi que ce soit. Les coupures sont partout : tant dans le discours que dans le corps.

Lors de notre première rencontre, Sylvie a le regard fixe, glacial, sans vie. Installée face à moi, livide et raide telle une statue de cire, elle semble attendre une sentence. Très peu loquace, elle avait préalablement remis à l'équipe une lettre où elle motive son silence par sa crainte à l'endroit de la parole : pour elle, « *parler, c'est se mettre à nu* ».

Bien au fait de sa difficulté à parler, je lui fais part que j'en ai pris bonne note. Néanmoins, je tiens à m'inscrire en faux quant à la « mise à nu éventuelle » : « il n'est pas question qu'elle se mette à nu ! » « Ce n'est ni souhaitable ni autorisé : comment supporter de parler, sinon ? »

C'est la première intervention que je voulais extraire de cet accompagnement qui se déroule sur 15 années, intervention qui porte ici sur la parole elle-même.

La seconde intervention que je voulais extraire est celle qui a amorcé l'arrêt des passages à l'acte jusque-là inévitables dès que je m'absentais pour cause de réunion ou de vacances annuelles. Mon absence équivalait en effet à un laisser tomber radical pour Sylvie.

Toutes deux occupées à vérifier la date de notre prochain rendez-vous, je lui montre la fonction « récurrence hebdomadaire » de l'agenda de mon *iPhone* et lui lance : « De toute façon, vous êtes inscrite jusqu'en 2084 dans mon agenda ! » Elle rit et en fera elle-même usage régulièrement sur son propre smartphone, m'indiquant avec un petit sourire à chaque fois qu'un rendez-vous est déplacé : « Je vous mets à la corbeille alors ?! »

\* **Charles** est régulièrement hospitalisé dans le cadre d'une dépendance à l'alcool et d'un isolement majeur qui le laisse en proie avec « ses pulsions », comme il dit. Il parle là de ses élans à consommer sans limite mais également de ce qui le mène dans les cimetières et les funérariums. Fasciné par la mort, il rôde dans ces lieux pour glaner quelques photos ci et là, ce qui n'est jamais sans le mettre fortement à mal.

Si Charles parle très peu, il vient régulièrement me voir. Les entretiens sont relativement ritualisés. Le plus souvent, nous parlons de sa semaine, du programme TV et de ses « sorties pêche ». En fin de séance, il termine invariablement par « ça va mieux, je touche du bois », touchant le cadre en bois d'un de mes tableaux, dont il estime par ailleurs que la toile qu'il encadre est un peu merdique. De temps à autre, Charles évoque une récente sortie macabre. Ensemble, nous faisons le constat que ça le fait vaciller. Le nombre de sorties est désormais négocié, prenant appui sur ce qu'il rapporte de l'effet qu'elles ont sur lui. Dans ce cadre, il entrevoit nos rencontres comme une « barrière à ses pulsions », me dit-il un jour.

Obligé de s'absenter plusieurs semaines, Charles s'inquiète de la manière dont il va pouvoir faire sans nos rencontres. Il me demande alors l'autorisation de photographier mon cadre en bois avec son *iPhone*, m'indiquant qu'il a trouvé là une solution. Je le laisse faire, intriguée. Face à ma perplexité, il m'explique : « comme ça, je peux toucher du bois sur mon téléphone ! »